Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 1

Artikel: A propos de bricelets
Autor: Nicollier, B. / J.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199152

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XLme ANNÉE. — N° 1. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 4 janvier 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A propos de bricelets.

Le bricelet se meurt.

Vous protestez ? tant pis ! je répète tout de même : le bricelet va mourir !

— Vous en dégustâtes, arguez-vous, pas plus tard que l'autre jour, chez madame la conseillère, quand elle vous offrit deux tasses de thé.

Du thé avec des bricelets ?... Double erreur.

Le thé, d'abord, les vrais Suisses l'ignoraient autrefois, on le tenait avec raison pour une édulcoration à l'usage des vieilles demoiselles, des « damettes », de leur temps institutrices à Londres ou à Pétersbourg ! On buvait du café, chez nous, —plût aux dieux qu'on en bût encore ! — du « café » avec une prise de chicorée pour en foncer la couleur.

Hélas ! lui aussi est en train de passer.... comme les patois, comme les bonnets de tulle à longue barbe et les bas blancs (si blancs, si frais), — seulement eux, ils ont l'espoir de reparaître en quelque nouvel accès d'engouement... tandis que le bricelet s'en va à jamais, ravalé par la mécanique au rang de vulgaire biscuit.

Non, ce ne sont point des bricelets, ces pâtisseries légères et blondes que — si d'aventure vous passez par Vevey — vous achèterez, comme je fais, à cette affriolante épicerie de la rue des Deux-Marchés, où je voudrais presque être vendeuse ! — Oh ! la claire et proprette boutique !

. . . . . .

Que d'espèces ! — Ah ! c'est un marchand progressiste que le mien ! — Depuis les exécrables biscottes anglaises à goût de carton, jusqu'aux croustillantes gaufrettes à la française ou à la Suisse, elles y sont toutes... toutes, excepté le bricelet.

. . . . . .

Hé ! direz-vous, qu'est-ce donc, à la fin, que votre bricelet ?

— Le bricelet... mon Dieu, c'est la gaufre !

— Bah !

— Attendez... la gaufre de *chez nous*, cossue, copieuse, si grasse qu'elle cède sous la dent, et fond dans la bouche ! la gaufre qu'on a voulu faire trop bonne, conformément aux traditions de la terre de Vaud, ces pantagruéliques traditions qui exigent, pour chaque hôte tombé du ciel, le sacrifice du veau gras et le démeublement de la cave.

Avant tout, le vrai bricelet est substantiel. Ce n'est pas lui qui laisse cette impression de subtilité, cette « surprise de vide », je dirais presque « d'escamotage » que produit au palais une bouchée de gaufre de fabrique !

. . . . . .

B. NICOLLIER [1].

Eh bien, Mlle Nicollier dit vrai, le bricelet se meurt. C'est dommage !

Oui, c'est dommage ! Et pourtant, n'allez point vous figurer que je sois de ceux qui passent leur vie à pleurer sur la disparition des choses du passé et qui croient que tout allait mieux autrefois. Le temps est un grand charmeur, dont il se faut défier ; il ne nous présente pas toujours les choses comme elles étaient. Somme toute, le présent vaut bien le passé, et l'avenir vaudra mieux encore. C'est le progrès. Tous les mauvais côtés de la vie, contre lesquels nous pestons, sont des bobos de surface ; le fond va bien. L'humanité se perfectionne tous les jours ; ce sont les hommes, pris individuellement, qui ne vont pas assez vite dans cette voie. Et c'est un de leurs faibles de n'apprécier que ce qu'ils ont perdu. Notre époque, si décriée, sera le « bon vieux temps », pour nos petits neveux.

Mais je regrette l'ancien bricelet. L'ancien bricelet, bonbon traditionnel des fêtes de l'an et dont la confection était une vraie petite fête de famille. Sans le « jour des bricelets », le Nouvel-an, ce n'est plus ça !

Jadis, dans plus d'un ménage, le jour des bricelets valait un jour de lessive ou de récurage. « On fait les bricelets !! » Il avait même, sur ces autres jours, l'avantage d'intéresser tous les membres de la famille, du plus grand au plus petit. La lessive et le récurage sont affaire exclusive des dames ; en pareilles circonstances, il ne faut pas d'hommes à la maison. Pour les bricelets, au contraire, tout le monde sur le pont.

Chez mes parents, le jour des bricelets était un dimanche ; ainsi le voulaient les exigences du labeur de la semaine. La veille, ma mère faisait les emplettes nécessaires : fine fleur de farine, sucre roux, citrons, etc., et la vue de tous ces grands cornets, « qui embaumaient bon », nous étaient un délicieux avant-goût des réjouissances du lendemain.

Le dimanche des bricelets, il fallait se lever plus tôt que de coutume, pour tout préparer. On revêtait les habits de la veille — c'est-à-dire de travail — et la toilette était vite faite. On se préoccupait peu de l'avis du miroir. Nous autres bambins, étions tout heureux d'échapper, ce matin-là, au grand lavage habituel du dimanche, si désagréable en hiver, dans l'eau glacée, au sortir du lit bien chaud. On se bornait à la toilette de tous les jours, remettant au soir le complément.

C'est au salon — la seule pièce de l'appartement qui eût une cheminée — que se faisaient les bricelets. Le grand tapis était roulé, la table ronde, poussée dans un angle. Sur le plancher, dans une embrasure de fenêtre où on les avait reléguées, on apercevait vaguement, à travers un enchevêtrement de pieds de chaises, les figurines en plâtre des « trois Grâces » et de la « danseuse » de Canova. Elles paraissaient bien ne rien comprendre à cet exil, mais elles n'en étaient ni moins gracieuses ni moins souriantes. Nous n'avons pas ce don là, nous autres humains ; les mauvais jours de la vie nous rendent grincheux et, partant, laids.

De grandes feuilles de papier étaient étalées devant la cheminée, pour préserver le parquet des taches.

Le salon préparé, mon père revêtait un grand tablier blanc et, les manches retroussées, pétrissait la pâte. A côté de lui, ma mère versait dans le baquet, au fur et à mesure des besoins, la farine, l'eau chaude, le sucre roux, le sel et le citron hâché très fin. Et nous, enfants, nous regardions faire, guettant les bribes de pâte, qui de temps en temps sautaient sur la table.

« Ah ! cette fois, papa, elle va bien ! »

Pour aller bien, il fallait que la pâte ne restât plus attachée aux doigts. Alors, on plaçait le baquet, recouvert d'un linge, auprès de la cheminée, tandis que, sur les chenets, les grands fers tout ouverts et bien graissés avec du lard, se chauffaient doucement.

Tout de suite après le dîner, commençait la cuisson des bricelets. Ce n'était pas la partie la plus difficile de l'opération — tout le secret

[1] Mlle Berthe Nicollier, à Vevey, vient de publier un charmant petit volume, *Des Croquis*, plein de ravissantes choses. L'aimable auteur conte avec beaucoup de finesse et il est plus d'un de ses croquis qui est, à mon avis, une perle de prix. Les lecteurs du *Conteur vaudois* seront heureux, sans doute, de goûter un fragment d'un des plus savoureux morceaux du volume : « Les Bricelets ». Mlle Berthe Nicollier me pardonnera cette petite indiscrétion littéraire. C.-G. M.

du bon bricelet est dans la pâte — mais c'était celle qui appelait le plus de monde sur les rangs.

Mon père et la cuisinière « tenaient les fers », ma mère préparait les rouleaux de pâte, et nous, nous façonnions ces rouleaux en boulettes. Chacun avait son rôle et s'en acquittait avec entrain, avec joie. Et, dans l'accomplissement de cette commune tâche, il semblait qu'on sentît plus intimément le charme délicieux des liens de la famille.

Au fur et à mesure qu'ils sortaient, tout fumants, des fers, les bricelets dorés étaient étalés dans de grandes corbeilles garnies de papier blanc ; puis, le soir, lorsqu'ils étaient refroidis, on les serrait dans des boîtes de fer blanc — des boîtes de biscuits anglais — où ils se conservaient fermes et croquants jusqu'au bout. Chez nous, le dernier bricelet marquait la fin des frimas et le retour des hirondelles.

Aujourd'hui, on fait les bricelets sur le fourneau à gaz, avec des fers très légers, qui se manient beaucoup plus aisément que ceux dont on se servait jadis. Une seule personne suffit à la tâche ; elle seule est dans le secret. Un beau jour, les bricelets paraissent au dessert. Surprise générale. « Tiens, dit le père de famille, vous avez fait les bricelets?... Voyons?... Ils sont bons ! »

Et c'est tout !

Il n'y a plus de « jour des bricelets ».

Sans doute, le nouveau système est plus pratique, plus rapide que le précédent, mais vous me direz tout ce que vous voudrez, le bricelet moderne, au gaz, ne vaut pas l'ancien bricelet qu'on faisait en famille, avec de grands fers, sur le large foyer de la cuisine ou dans la cheminée du salon. J. M.

La cravate et les gants.

La cravate.

Au temps de nos grands-pères, la cravate était un accessoire de toilette extrêmement stable quant à la mode, et qui permettait de cultiver une tendance d'esprit alors en honneur, le conservatisme.

Pourtant l'on sait si la cravate de ce temps était peu hygiénique, peu pratique, peu agréable à porter!! Des mètres de soie noire s'enroulant serrés autour du cou, et d'où émergeaient, menaçantes pour le menton, les pointes raides du col de chemise, ce qui donnait au port de la tête une rigidité automatique, tenue alors pour du bon ton.

Aujourd'hui, la cravate vise à être gracieuse, coquette, à laisser le cou bien libre, et elle est devenue un objet d'importance, qui tient une place notable dans les préoccupations de tout homme aspirant à être simplement *convenable.*

C'est que chacun a plus ou moins conscience que la cravate est une sentinelle avancée chargée d'informer à première vue des qualités ou de l'individualité de son propriétaire. On ne peut regarder en face quelqu'un sans avoir les yeux forcément attirés par l'ornement qui souligne le visage. De là vient sans doute la nécessité de se cravater correctement.

Et ceci n'est pas si aisé qu'on se l'imagine.

Si on *enfile* ses bas, si on *passe* son habit, si on *pose* son chapeau sur sa tête, on ne peut procéder aussi prestement et aussi sans façon pour sa cravate. Souvent les leçons réitérées d'une mère ou d'une sœur ont eu du mal à triompher de l'impatience ou de la maladresse d'un jeune homme dans l'élaboration d'un nœud coquet et non froissé, ou dans la fixation la plus convenable d'une épingle d'or à pierre modeste. On ne peut se soustraire à ces nécessités tant il est entré dans nos mœurs de juger un homme sur sa cravate, de ridiculiser quelqu'un par sa cravate, ou de le considérer par sa cravate. Donc, messieurs, cravatez-vous correctement.

Et ce mot n'implique pas seulement une propreté irréprochable, et l'absence de toute éraillure de l'étoffe, mais il signifie qu'il faut savoir mettre la cravate en harmonie avec le vêtement, avec la profession, avec l'âge, avec la circonstance.

Et la cravate correcte entraîne nécessairement la correction du linge, autre point aussi essentiel que l'autre pour obtenir la considération.

Méfiez-vous de l'homme aux cravates tapageuses excentriques, qui dénotent un bas servilisme pour la mode ; de même ne faites pas fond sur l'énergie et la volonté de celui qui passe de longs moments devant son miroir à essayer nombre de cravates avant de se décider pour l'une.

N'engagez pas à votre service celui qui se présente avec une cravate fripée dont les longs bouts servent à masquer un linge douteux. En revanche, vous pouvez prêter de la délicatesse, de la loyauté, de la modestie à l'homme à la cravate irréprochable, de couleur modeste, en harmonie avec sa mise en général.

Les gants.

Un autre accessoire de la toilette et qui n'est pas moins révélateur, cette fois à l'endroit du sexe féminin, ce sont les gants. Ah! mesdames, à votre tour d'être exhortées: gantez-vous correctement.

Mais avant de vous en expliquer la nécessité, cherchons un peu l'origine de la mode singulière de se vêtir les mains.

Les gants ne furent guère connus dans l'antiquité, et il n'en est fait que de rares mentions dans les écrits du Ve siècle. Au moyen-âge on parle davantage des gantelets d'acier, complément de l'armure des chevaliers que des mitaines des grandes dames.

Sous le règne de Henri III, il commencèrent à entrer dans la toilette féminine, ils étaient tricotés. Sous Louis XIV, les dames adoptèrent le gant de peau qui coûtait fort cher.

Aujourd'hui, le gant est indispensable à la toilette des deux sexes, et d'un usage général chez toutes les femmes.

L'usage autorise les hommes à avoir la main gauche seule gantée et la droite nue. Cela s'explique par le fait que les hommes, au dehors, ont à donner entre eux de fréquentes poignées de main et qu'il est considéré comme un affront de tendre une main gantée.

Ceci nous remet en mémoire le cas de ce paysan qui refusa avec indignation de répondre à la main gantée qu'on lui tendait sous prétexte que ses mains à lui étaient plus propres que le gant usagé de l'homme élégant.

Le gant usagé, défraîchi, malpropre en un mot, parlons-en, car il y a beaucoup à en dire:

On sait que le gant de peau, pour les dames, est seul admis pour les visites de cérémonie, les fêtes, les soirées, les concerts.

On sait aussi que le prix élevé du gant de peau est souvent la cause qu'on le porte longtemps, trop longtemps même, car ce même gant aura l'occasion de donner des quantités incroyables de poignées de main, et si c'est à des mains nues qu'elles s'adressent, on comprend l'impression de dégoût qui en résultera.

Chose étrange, le gant de peau, pourvu qu'il ne soit pas troué, est toléré pour les sorties ordinaires, même s'il est raccorni ou déteint par la transpiration, strié de lignes noires et graisseuses, et ne songe à le déplorer que le possesseur de la main nue qui en subit le contact.

C'est là un vrai non-sens: on rougirait de présenter une main malpropre, et on ose se vêtir la main d'une vraie saleté, dont on inflige le contact à ses amis.

Si le bon sens prévalait sur les tolérances de l'usage, il dicterait aux femmes peu fortunées de se ganter de tissus lavables et bon marché et non pas de gants chers, tolérés quand ils sont sales.

Au reste, le lavage chimique des gants de peau est accessible à toutes les bourses, surtout quand on sait le pratiquer soi-même. Autre bonne raison pour s'abstenir du gant défraîchi et sale.

Le gant doit être non-seulement propre, mais entier, sans aucune solution de continuité. Que de demandes d'emplois sont restées sans succès parce qu'on s'était présentée avec des gants qui dénotaient l'absence de soin dans les petites choses.

Dans la haute société, il est de principe que la même paire de gants ne doit pas être mise deux fois, au grand avantage du commerce et aussi à la joie des femmes de chambre. Une dame de la haute société française constatait, un jour, qu'un véritable gentleman doit user pour 18,000 francs de gants par année.

Mme L. D.

Le pensionnaire des Blesson.

II

La joie de Mme Blesson de posséder un pensionnaire tel que M. d'Aprica était tempérée par le regret de le voir se soustraire à l'honneur de briller dans son salon. Une fois, cependant, le comte avait consenti à prendre part à un thé auquel avaient été conviées quelques-unes des personnes qui se piquent de composer ce qu'on appelle la société de la ville. Il y avait là Mme Taconet, l'imposante femme du syndic ; les deux vieilles demoiselles Coumacliet, qui dirigent un internat de jeunes filles ; Mme Crottu, présidente de la Société protectrice des animaux ; M. Publier, graphologue féministe, comme il s'appelle lui-même, parce que sa science se confine dans l'étude de l'écriture des dames ; le confiseur Saugeon, connu autant par ses calembours que par ses fondants à la vanille; Me Batoillard, un avocat qu'on a surnommé Coquelin cadet, à cause de son talent de diseur de monologues ; plus deux ou trois célébrités de second ordre. Quant à M. Blesson, il s'était enfermé à double tour dans sa chambre. Il fuyait comme la peste ces réunions, de peur qu'on ne le priât de faire de la musique.

M. d'Aprica parla de son auguste ami Victor-Emmanuel. Chacune de ces dames le questionna sur les goûts du roi, sur ses habitudes, sur ses manies ; il leur répondit en réprimant ses bâillements du mieux qu'il put.

— Pensez-vous, demanda une des sœurs Coumacliet, que Sa Majesté visite un jour notre pays?

— Cela n'est pas impossible, dit le comte. Ze loui ai décrit dans ma dernière lettre les beautés pittoresques de Montreux, de Vevey, de Lausanne et de Zenève, et il se pourrait qu'il vînt les admirer en compagnie de la reine.

Les invités de Mme Blesson se retirèrent enchantés et félicitèrent leur amie d'avoir un aussi illustre pensionnaire.

— Hum ! marmotta la vieille Madeleine, si ces dames veulent dire que notre comte est un royal noceur, elles ne se trompent guère.

Le fait est que le jeune gentilhomme menait une vie de bâton de chaise. Il n'apparaissait qu'aux heures des repas et encore se faisait-il attendre. Plus d'une fois, il rentra abominablement gris, si bien qu'on dut le servir dans sa chambre.

— Cela ne peut durer de la sorte ! tempêtait la bonne.

— Madeleine, taisez-vous ! disait Mme Blesson ; M. le comte peut se permettre des distractions qui, chez d'autres, seraient moins excusables. Il est riche, il a vingt-cinq ans, et il faut bien que jeunesse se passe.

— C'est d'un bel exemple pour les enfants... pardon, pour mademoiselle et monsieur Paul ! Si j'étais mère et que j'eusse un garçon comme cet olibrius, je lui apprendrais bien à marcher droit. Ça ne traînerait pas, je vous en réponds.

— Ciel ! Madeleine, ne criez pas si fort. S'il vous entendait !